

– Maintenant que tu as publié un livre dont a parlé un grand journal, peut-être que les archives de la presse s'ouvriraient plus facilement, non ?

– Non. Je ne suis absolument pas connu comme auteur hors du Ghetto africain. Les archives de la presse se fichent que je sois un jeune écrivain africain prometteur qui a eu un article dans un journal célèbre. Comme écrivain africain, je n'ai aucune notoriété littéraire dans le monde extérieur.

– Et c'est ce que tu veux ? Accéder à la notoriété littéraire dans ce monde extérieur ?

Oui. Aucun écrivain africain établi ici ne l'avouera publiquement. Chacun niera, en accompagnant sa déclaration d'une pose rebelle. Mais au fond, cela fait partie des rêves de beaucoup d'entre nous (pour certains, c'est même LE rêve) : l'adoubement du milieu littéraire français (qu'il est toujours bon, dans sa posture, de railler et conchier). C'est notre honte, mais c'est aussi notre gloire fantasmée ; notre servitude, et l'illusion empoisonnée de notre élévation symbolique. Oui, Stan, voilà notre triste réalité : le contenu misérable de notre rêve misérable, la reconnaissance du centre – la seule qui comptât.

Mais parce que c'était trop désespéré, trop cynique, trop amer, trop injuste (ou, à l'inverse, trop vrai), je renonçai à répondre ça au traducteur et me contentai de lui dire ceci, qui n'était pas moins exact :

– Je veux simplement écrire un bon livre, Stan, un livre qui me dispenserait d'en faire d'autres, qui me libérerait de la littérature, un livre comme *Le Labyrinthe de l'inhumain*, tu vois ?

– Oui, je vois. Mais méfiez-vous, vous écrivains et intellectuels africains, de certaines reconnaissances. Il arrivera bien sûr que la France bourgeoise, pour avoir bonne conscience, consacre l'un de vous, et l'on voit parfois un Africain qui réussit ou qui est érigé en modèle. Mais au fond, crois-moi, vous êtes et resterez des étrangers, quelle que soit la valeur de vos œuvres. Vous n'êtes pas d'ici. Mais j'ai aussi cru comprendre, et arrête-moi si je me goure (à ce moment-là j'avais pensé que quand une personne vous disait *arrête-moi si je me trompe*, c'est qu'il était probablement déjà impossible de l'arrêter), j'ai cru comprendre que vous n'étiez plus vraiment de vos pays d'origine. Mais alors... d'où ?

Mohamed Mbougar Sarr
La plus secrète des mémoires
co-édition Philippe Rey/Jimsaan, 2021
p. 72-73 (chapitre "4 août")